

PREDICATION

Habituellement notre méditation repose sur des récits extraits des évangiles. Ils ne sont pas plus inspirés que les autres textes bibliques mais ils retracent quelques éléments fondamentaux de notre foi. Il est également intéressant de considérer la manière dont les premiers disciples ont constitué un témoignage adapté à un auditoire différent de celui des terres parcourues par Jésus et surtout qui n'est plus en mesure de l'entendre.

Chers amis.

Nous venons de lire sous la plume de l'évangéliste Luc, dans le livre des Actes des Apôtres, un remarquable récit qui pose les bases de la foi portée par le disciple du nom de Pierre.

Nous pouvons distinguer quelques points marquants qui structurent la foi religieuse de cet apôtre qui reste parmi l'un des plus connus de la modeste équipe, au nombre de 12, présente aux côtés de Jésus dès son ministère terrestre. Pierre atteste l'universalité du message du Maître, prêché dans un premier temps dans le territoire des juifs puis porté au-dehors dans les terres païennes. Il nous rapporte également un Jésus opérant des miracles, assassiné et ressuscité le troisième jour. Ressuscité, au point de retrouver une réalité corporelle qui l'a conduit à boire et à manger avec ses disciples. Ce Jésus, nous dit encore l'apôtre Pierre, assure le pardon des péchés à ceux qui croient en lui. Le texte nous apprend encore quelques autres éléments mais les principaux sont contenus dans ce modeste résumé.

Il y a également, dans ces lignes du livre des Actes des Apôtres, encore une allusion aux baptêmes, celui de Jésus qui a connu le geste accordé par Jean, ainsi que celui donné à la foule des fidèles à Césarée.

En ce jour du baptême de Jeanne, il n'est pas illégitime de nous interroger sur l'Évangile que nous portons et sur la manière dont nous le proclamons. En effet, les quelques versets que nous avons lus composent un catéchisme remarquable. En termes de théologie, nous pouvons parler du Kérygme qui est le contenu essentiel de la foi en Jésus-Christ annoncé et transmis par les premiers chrétiens. Nous avons les éléments essentiels d'une dogmatique, Dieu, Jésus le Christ, le Saint Esprit, la mort, la résurrection, le pardon des péchés à travers la foi, l'origine juive du message et son extension à la création entière. Bien entendu nous pouvons ergoter sur tel point ou tel autre mais l'objectif du texte n'est pas de répondre à toutes les questions mais de transmettre une forme de sommaire de la foi à une population qui lui est étrangère. La ville de Césarée se situe en Samarie, aux confins d'un judaïsme considéré comme approximatif et contaminé par le paganisme lors du retour de l'exil à Babylone. Il est aisé de constater que la prédication de Pierre a porté des fruits puisque circoncis et incirconcis sont baptisés après avoir reçu l'Esprit Saint.

Tout a l'air simple et couronné de succès. Quelque chose a dû dérapier dans l'histoire pour que notre christianisme, au moins en Occident soit dans une situation quelque peu fâcheuse alors que l'évangélisation avait si bien débuté dans ces 50 ans qui ont suivi le ministère terrestre de Jésus. Peut-être que le succès de Pierre dans ce texte cache aussi quelques échecs... comme celui de Paul à Athènes. Peut-être aussi que le christianisme du premier siècle s'est installé par la suite dans une forme de pouvoir et qu'il a confondu annonce du Royaume et Eglise comme l'a écrit le Père Loisy. En tout état de cause, le récit de Pierre sur lequel nous nous appuyons pour baptiser Jeanne est plus chahuté aujourd'hui qu'il ne l'était à Césarée il y a 2000 ans. Il nous faut donc construire notre discours afin que nos contemporains nous comprennent à nouveau. Bien entendu certaines transmissions de la foi fonctionnent encore, la preuve le baptême de ce dimanche et ceux de dimanche dernier, mais le mouvement démographique ne nous est pas favorable. Quel récit allons-nous offrir à Jeanne dans l'espoir qu'à son tour elle s'inscrive dans la foi en Jésus et qu'elle transmette cette espérance autour d'elle ? C'est bien le défi auquel nous sommes confrontés. Allons-nous oser le relever ?

Dans la pratique, peu ou prou, le message chrétien est décrié sur plusieurs registres. En premier lieu, le langage n'est plus très compréhensible. En effet, que représentent aujourd'hui les mots de

« péché » ou « grâce » pour nos contemporains ? Nous aurions tendance plutôt à parler d'erreur, voire de faute pour les cas les plus graves ou de gestion de la culpabilité. La notion de faute recouvre une action volontaire perçue dès le départ comme problématique et dans laquelle s'insinue une idée de persévérance. L'erreur, quant à elle, est plutôt de l'ordre de la mauvaise évaluation d'une situation. La gestion de la culpabilité laisse entendre qu'une forme de regret ou de remord persiste une fois les actions achevées. Qu'est-ce que le péché ? Est-il une faute ? Est-il une erreur ? Induit-il un sentiment de culpabilité ? Relève-t-il de la transgression morale ? Inclut-il la malhonnêteté face aux biens collectifs ou se limite-t-il aux torts occasionnés directement à un proche ou à Dieu ? Il faut bien reconnaître que la question pouvait être discutée du temps de Jésus pour appréhender de manière précise la notion de péché mais aujourd'hui la réalité est bien plus complexe. Prenons un petit exemple amusant, il est parfaitement légal de domicilier le siège social d'une multinationale dans un pays pratiquant une forme de dumping social en revanche il est interdit de laver sa voiture dans sa propriété pour cause de pollution du sol. Nous voyons bien qu'il peut exister un hiatus entre la question morale et la conformité à la loi. Si toutefois cette représentation est pertinente, où placer la notion de péché dans cet exemple ?

La notion de « grâce » est encore plus complexe à cerner. Lorsque nous écoutons les responsables politiques ainsi que nos concitoyens pour nombre d'entre eux, nous entendons régulièrement ce discours qui consiste à affirmer que notre époque est trop laxiste. Un peu tout le monde souhaiterait « que l'on remette un peu d'ordre là-dedans ». Il suffit de regarder notre actualité. Selon nos sympathies la justice est trop laxiste, parfois trop sévère pour l'un ou l'autre cas particulier, souvent considérée comme trop prompte à trouver des explications qui ouvrent la porte à des excuses... en tout cas la sympathie réelle ou feinte pour les victimes pousse certains à relire différemment la question des sanctions et des réparations. Jamais ou presque l'idée d'un effacement inconditionnel de l'action néfaste n'est évoquée même si le coupable réoriente son existence. Alors comment prêcher un Évangile de grâce alors que la mode est à la sévérité accrue envers le coupable. Est-il possible de prêcher la grâce de Dieu dans un monde qui veut la mort du pécheur ? La question mérite d'être posée. Est-ce que l'idée de la vie spirituelle est tellement déconnectée de la réalité de la vie terrestre qu'il nous est possible de prêcher le pardon de Dieu et de militer pour une justice plus sévère. Il ne s'agit en aucun cas de laisser entendre qu'il existe des réponses aisées à ces questions mais il ne s'agit pas non plus de s'illusionner et de croire que l'incohérence des discours ne nuit pas à la crédibilité de nos Églises et de notre foi. Pour convaincre Jeanne et nombre de nos contemporains, il devient important de réécrire une histoire cohérente qui intègre nos pratiques sociales et nos espérances eschatologiques.

Le discours de Pierre, aujourd'hui, est perçu comme allant de soi et paraît très policé. Que circoncis et incircocis se retrouvent ensemble pour louer Dieu ne pose un problème à personne au sein de nos assemblées dominicales. Cela d'autant plus que nos communautés ne sont guère exogènes. Aurions-nous la même audace s'il nous fallait nous regrouper entre origines spirituelles différentes et accepter d'intégrer parmi nous des personnes considérées comme impures ? La question reste ouverte d'autant plus que la multiplication des confessions chrétiennes tout comme les querelles théologiques et disciplinaires attestent d'une tentation identitaire forte.

De manière générale, la place accordée au péché est certainement surdimensionnée par rapport aux préoccupations de notre temps. Du temps de la Réforme, la question centrale était celle du salut. Comment être sauvé, seul Zwingli posait la question en termes collectifs alors que Luther et Calvin abordaient la problématique sous l'angle de l'individu sans pour autant l'inclure dans un ensemble plus vaste. La question de la conscience collective n'était pas encore à l'ordre du jour ni même l'idée du partage d'une responsabilité commune. Une part non négligeable de nos contemporains sont très sensibles à la notion du sens, qu'est-ce qui fait sens ? Quels sont les sujets qui méritent que l'on s'engage pour eux ? Quelles sont les valeurs qui nous animent ? Or notre liturgie ne laisse qu'une place relative à ces interrogations, en particulier dans la confession de foi et s'intéresse surtout à la manière dont nous pouvons nous inscrire dans la fidélité à Dieu en conservant comme exemple les paroles et les gestes d'il y a 2000 ans. Pour être concret, qui seraient les circoncis et les incircocis aujourd'hui ? Comment notre communauté peut-elle témoigner de l'universalité humaine de nos jours et quelles seraient les acceptations auxquelles elle serait confrontée tout en la blessant profondément si elle devait être plus englobante ? Dans le

fond, c'est sur ce terrain-là que la prédication de Pierre nous interroge. De quelle manière dépasser les limites du pur et de l'impur pour rendre ensemble gloire à Dieu ?

Nous ne répondrons pas à cette question aujourd'hui. Nous pouvons parfaitement et légitimement nous contenter de poser le problème et d'en prendre conscience. Jeanne saura nous rappeler aux réalités concrètes de notre temps. Elle ne sera pas seule, et pour conserver un lien avec nos villes et nos campagnes nous découvriront de nouvelles expressions de foi. L'audace de Pierre et des premiers disciples a consisté à actualiser le message de Jésus. Il faut reconnaître que le temps écoulé entre le mystère public du Maître et leurs premières attestations était très bref mais pour autant ils ont osé écrire une théologie et mettre en place un système référentiel qui dépassaient les paraboles entendues et les miracles dont ils ont été les témoins. La plus grande difficulté ne réside pas dans la notion du temps envolé mais bien plus dans le risque d'une parole innovante et adaptée au public visé. À ce niveau, notre défi n'est guère plus complexe que ne le fut celui des disciples. Il s'agit toujours de comprendre la société dans laquelle nous vivons et de lui proposer une lecture théologique qui lui est adaptée. Peut-être qu'il nous faut accepter le deuil de la représentation qui voudrait que le message de Dieu soit unique pour tous les temps et tous les lieux. C'est bien cela, également, la difficulté et la richesse de la notion d'incarnation. Jésus a vécu il y a 2000 en Palestine et non pas il y a 15 ans en République Populaire de Chine. Rendre son message audible dans l'agglomération messine aujourd'hui, requiert donc notre intelligence, notre culture et notre foi.

Notre Dieu, accorde-nous la grâce d'être des témoins fidèles enracinés dans notre temps. Amen.

Pasteur Pascal TRUNCK, TNM le 03/10/21